

Orphée

Ce poète musicien de la légende grecque apparaît dès le VI^e siècle avant J.-C. : s'accompagnant de la cithare ou de la lyre (on lui attribuait son invention), il charme non seulement les hommes, mais les animaux et les pierres.

(La mort de son épouse Eurydice (Virgile en a donné au IV^e livre des 'Géorgiques') la plus belle version) le fit descendre aux Enfers et il obtint de la ramener : mais, sur le chemin du retour, oubliant l'interdiction qui lui en avait été faite, il se retourna et Eurydice disparut à jamais.

Selon diverses traditions,
Orphée aurait été alors foudroyé par Zeus,
ou, délaissant les femmes,
il aurait enseigné aux Thraces
l'amour des jeunes garçons (^{Ovide,}
ou encore ^{'Métamorphoses', X}),
il aurait été mis en pièces par les Ménades
et sa tête portée par les flots
aurait abordé à Lesbos,
où elle donna des oracles.

Orphée est ainsi à la fois
le prototype des amants malheureux
et le fondateur d'une religion de salut,
l'orphisme,
qui, jusqu'à la fin du paganisme,
s'enchevêtre avec le culte de Dionysos,
le néoplatonisme et la gnose.

L'hymne à Orphée emplit la poésie :
de lui se réclament toutes les renaissances
(II^e, ~~XVI~~^e, ~~XIX~~^e siècles) :

la religiosité souvent déborde les religions
qui prétendent triompher de la mort.

De Diodore à Tennessee Williams
en passant par Novalis et Rilke,
l'image d'Orphée
contredit les promesses magiques :
fils des Thraces qu'on disait immortels
et qui tatouaient leurs femmes,
Orphée n'est dieu que qualitativement.

Et ses charmes jamais ne ramènent Eurydice.

Seule la romance anglaise médiévale
de 'Sir Orfeo'
évoque une fin heureuse.

Autour d'Orphée font cercle les chênes et les bêtes.
Les sirènes s'éclipsent.

Il franchit sans mourir les portes de la mort.
Et pourtant, il échoue.

Fonde-t-on une religion sur un échec ?
Peut-on ancrer sa foi sur ^{FF} celui qui se tient sur la berge ^T ?

L'orphisme fut pourtant une de ces religions
que supplanta le christianisme,
héritier et rival d'Isis et de Mithra.

Platon s'emporte ('Lois') contre ^{FF} les règles de vie ^T
qui arrachent les hommes à la cité :
ce n'est pas le culte du Soleil qui le gêne (Orphée fut prêtre),
ni les mystères, ^{d'Apollon}
mais le retrait contestataire des ^{FF} orphéotèles ^T,
vagabonds endeuillés qui, aux portes des villes,
prônent une pureté sans preuve.

Ce populisme initiatique
(qui rappelle à la fois les prouesses des chamans
et la grâce militante
des renonçants bouddhistes, tolstoïens ou gandhistes)
débouche sur une prétise cosmique :
des Enfers aux constellations,
la lyre d'Orphée célèbre un sacré sans espoir.

Les historiens des religions ne savent qu'en penser
(Dodds, Eliade) :

l'orphisme survit au cœur du christianisme,
sans rite, sans fondation,
comme l'ombre d'une image glissée derrière l'icône.

Mais le cas n'est pas rare de ces fois en suspens
dont les religions captent mal l'énergie.

Notre siècle n'est-il pas celui de Psyche —
dont le mythe n'apparaît qu'incidemment,
et comme à titre décoratif,

dans une œuvre "secondaire" ("l'âne d'or")
dédiée à une déesse défunte, Isis ?

L'histoire du sacré n'est pas l'histoire des religions.

Et le culte d'Orphée,
qui entretient le concept du poète inspiré,
de la Renaissance (Marsile Ficin, la Pléiade)
aux romantiques (P.-G. Ballanche, "Orphée", 1828),
sans parler de ses résurgences ultérieures (Mallarmé,
Cocteau, Aragon),
est plus vivant que bien des dieux qui vivent :
en témoigne

le fantastique regain de la mélodie
dans un monde qui chante plus souvent qu'il ne prie ...

Dans la quête de la Toison d'or,
Orphée joue son rôle :
mais il n'y gagne rien.

Ni puissance, ni justice.

Un amour et un deuil.

Aux Enfers, Dionysos allait chercher sa mère.

Déméter, sa fille (future reine
du royaume d'en-bas).

Gilgamesh, son ami.

Ulysse, le secret du retour.

Quant au Christ, il ne fait qu'y passer
et sa résurrection fait le salut du monde.

Orphée s'avance seul
et perd Eurydice pour s'être retourné.

Une perte n'est pas un sacrifice.

L'amour ne sauve pas.

Orphée dirait-il
la loi d'un salut avorté ?

De la féminin perdu ?

Apollon organise. Dionysos trépigne.

Orphée chante :

le chant s'élève sans bâtar.

Aux orgies dionysiaques
et aux cérémonials apolliniers
s'oppose l'épurement d'Orphée.

Dionysos brise les liens. Apollon règne.

Orphée pleure un lien brisé.

Comme Pythagore (prêtre-dieu, théoricien des nombres et des métamorphoses de l'âme),

Orphée prône le refus des viandes :

les animaux sont nos frères cannés.

Et, s'il devient le prêtre du Soleil,
Apollon lui retire tout soutien :

Orphée - Lune,

comme Musée dont on le rapprochait,
est 'musique'

(la Grèce entend par là ce qu'on nomme 'culture') :
mais son âme est restée chez les Ombres.

Comme Dionysos déchiré par les Titans
(mais vite ressoudé),
comme Osiris démembré par son frère
(mais qu'Isis remembra),
Orphée sera déchiqueté par les Bacchantes
qu'inspire Dionysos.

Trahi par les dieux,
mis à mort par les femmes,

Orphée sera enterré par les Muses :
ni résurrection, ni divinisation.

Et, dans sa mort encore,
c'est Eurydice qu'il pleure :

dans le mythe d'Orphée s'élabore,
plus que la place du féminin,
la féminisation de l'âme.

Platon, parlant d'Orphée, l'oppose à Alceste,
l'épouse qui suivit son mari dans la mort,
comme Yseult :

la veuve doit suivre son mari.

« Mais c'est vivant qu'Orphée machinait
d'entrer aux Enfers.

Aussi est-ce par la main de femmes
que les dieux le firent périr ⁷ ('Lois').

Curieux raisonnement

que l'on peut retrouver dans l'*'Orphée-Roi'* de Segalen (1921),
comme en filigrane du *'Poète assassiné'* d'Apollinaire (1916) :

mais la prêtrise orphique

avait un caractère exclusivement masculin —
alors que Pythagore initiait femmes et esclaves
et que Dionysos, comme Apollon,
s'expriment par le truchement de femmes possédées.

Avant de triompher,

Éros et Psyché affrontent séparément une série d'épreuves.

Eurydice ne fait rien.

Psyché, promue déesse, enfante Volupté.

Eurydice ne connaît ni noces ni enfants.

Orphée est le héros du deuil du féminin
auquel il renonce tout en s'y enchaînant :
double mouvement inverse
que l'on rencontre
chez qui chante l'amour et le malheur d'aimer ;
fidélité d'absence
que l'on trouve dans le culte de l'âme,
au cœur de tous les puritanismes.

Rilke ('Sonnets à Orphée', 1923) ajoute :
le temps qu'Orphée se retourne vers elle,
Eurydice avait tout oublié .

Et Tennessee Williams ('Orpheus Descending', 1957),
comme Cocteau ('Orphée', 1927) modifie le final :
pour l'un, ce sont les brutes humaines
qui lyncheront Orphée,
pour l'autre (homosexuel lui aussi),
c'est l'amour d'Orphée pour la-mort-d'Orphée
qui l'empêche de trouver Eurydice .

La Volupté de la mort,
qui signe l'amour de soi dans le miroir du même,
est la plus forte .

La pratique de la pureté implique la nostalgie de l'impuir.

L'ascétisme radieux des religions orphiques ne manque pas d'échos dans la foi poétique.

Le sans-femme déchiré qui redouble sa perte ne boit pas aux Enfers l'eau d'oubli : héroïne de la mémoire du féminin perdu, il ne laisse qu'un chant, nuptial et contrarié.

Ophélie comme lui dérive, noyée dans le puritanisme meurtrier d'Hamlet : la loi du père, c'est la misogynie toute franche.

L'orphisme porte une misogynie plus subtile, celle qui fait de l'amant un sauveur impuissant

— image que reprendront bien des femmes soucieuses d'arracher leur amant aux Enfers : l'orphisme féminin (V. Woolf ; E. McCullers) est un des signes de notre temps.

À l'époque des grands espoirs illuministes, d'autres tenteront d'imaginer

l'initiation commune des hommes et des femmes : de la lyre d'Orphée à la "Flûte enchantée", il n'y a pas que l'instrument qui change.

Mozart répudie la Reine de la nuit, et Zarastro s'éclipse.